



Le marcheur

Simonne Georgette

À partir d'une illustration de Frédéric Hainaut (voir page suivante).

Sur une route de campagne, à côté d'un camion énorme, un homme crie. Il hurle de dégoût. Pendant qu'il crie et tout le temps que dure ce cri, sa vie bascule. Ce basculement sera complet (quand son cri meurt, il le sait).

Ciel. Couleur de crépuscule. Dire gris c'est ne rien dire. Dire mauve. Oui. Ou parme. Parme, tu te rapproches. D'où te vient ce mot, parme, ce mot de salon de thé ? Tu n'es pas un type de salon de thé. Allez, vas-y, souris, rigole même. Rigole. Pourtant, oui, parme. Parme avec des nuances. Au sud, là d'où tu viens, là d'où vous venez, c'est plus orange. Vers l'ouest ça vire au rouge. Parme avec des petites taches, des taches qui bougent, noires, très noires, bruyantes, bruissantes. Parme avec des oiseaux.

Tu es allongé à même le sol. Comme tous les autres. Sous ta tête chauve, la pulpe grasseuse de tes avant-bras. Tu aimerais bien dire « tes muscles ». Allez, fais-toi plaisir : sous ta tête presque chauve, les muscles de tes avant-bras. Puis les poils longs qui caressent et piquent ta joue, drôlement sensible pour une joue pas rasée depuis un mois. Peut-être parce que pas caressée depuis, peut-être que c'est pour ça. Dans le creux de tes bras, ton odeur comme une bulle. Une bonne odeur de bête, appétissante et sensuelle. Du moins pour toi. Tu plonges le nez sous ton bras gauche. Inspire-expire et puis encore. Tu fermes les yeux tellement c'est bon. Tu penses : « masturbation ». Le temps s'arrête.

Dans l'industrie aviaire les poules vivent dans des hangars où elles sont détenues dans de longues rangées de cages appelées cages en batteries. Sans pouvoir marcher ou même étendre leurs ailes elles s'y tiennent en permanence sur une surface plus étroite qu'une feuille de papier A4.



Le temps. Tu jettes un œil à Minnie-la-souris-grignoteuse-de-temps ; Minnie tic-tac, tache d'enfance sur ton poignet grossier ; Minnie qui frôle le 5 de son index gauche ganté de blanc, touche le 9 du droit : 16h45. Hier à la même heure, tu marchais. Dans la ville, sur la ville, conquérant loqueteux de cinquante et des ans, gueulard quasi aphone aux yeux bouffis, tu marchais avec eux et plein d'autres vous ont rejoints. C'était bien. C'est toujours bien quand vous êtes en masse. C'est bien pour le message, puis c'est bon pour l'ardeur. Et c'était nécessaire. À cause des chiens. À cause des grognements et des dents quand vous êtes arrivés, la veille, quand vous êtes entrés dans la jolie banlieue. C'était nécessaire à cause de la peur. Maintenant les chiens sont loin. Pas la peur.

Les poules de batterie passent environ un an dans les cages de ponte avant d'être réformées, c'est-à-dire envoyées à l'abattoir. Le sol grillagé des cages est incliné afin que les œufs roulent jusqu'à un tapis automatisé qui les achemine vers la salle de conditionnement où ils sont mis en boîte.

Tu es toujours seul quand tu as mal. Toi, c'est les pieds. Toute ta solitude tient dans tes pieds. Seize os chacun. Un quart de tous les os de ton corps. Toute ta solitude tient dans ces trente-deux os qui souffrent. Qui endurent chacun des chocs dus au poids de ton eau, de ta graisse, de ta chair et du reste, pas après pas sur le bitume. Pas possible d'être plus seul, d'être plus profond en soi que quand on crève, de peur ou des pieds. Même à cent, même à mille, on ne peut pas partager. Pourtant, tout à l'heure, quand tu t'es posé, tu as vu Miguel qui maintenant dort tranquille, là-bas, une main dans le pantalon ; tu l'as vu enlever ses fringues et sa blessure rose un peu humide. Tu l'as vu et ça ne t'a rien fait. La douleur c'est personnel, c'est caché. La douleur, c'est de l'intimité.

En liberté les poules marchent courent picorent grattent le sol à la recherche de nourriture se roulent dans la poussière et construisent des nids. En batterie les poules frustrées par le manque d'espace sont agressives. Quand un œuf est pondu le cloaque de la poule s'élargit. Rouge et humide il attire l'attention des autres poules. Les attaques des poules entre elles peuvent aller jusqu'au cannibalisme.

Minnie pointe le 5 du doigt. Tu remontes cinq jours dans le temps, accroché à ta mémoire. Il y a cinq jours c'était une autre ville, plus petite, une autre manifestation. Il y a cinq jours, tu as crié ton premier slogan. Jusque-là tu les pensais fort, les slogans, mais ils ne sortaient pas. Puis il y a eu ce type qui s'était glissé parmi vous. Qui était là pour tout foutre en l'air, mais ça vous ne pouviez pas le savoir. Et ce gars, tu l'as vu balancer son bras dans la gueule d'une petite, une mignonne qui avait l'air tellement heureuse d'être là qu'elle n'a pas eu le temps d'effacer son sourire avant de tomber. On t'a dit : « Casseurs de manifs, flics en civil ». Alors pour la première fois, tu as crié. Tu as crié : « La-police-avec-nous-dans-la-rue ». Et des centaines de bouches ont crié avec toi « La-police-avec-nous-dans-la-rue ». C'était bien.

Les batteries provoquent de la souffrance des maladies et de nombreuses blessures qui restent inaperçues par l'éleveur à cause de l'obscurité et de l'entassement dans les cages. Souvent les oiseaux arrivent au stade fatal sans que l'éleveur le remarque. Les poules mortes peuvent rester dans les cages durant de longues périodes pendant lesquelles les œufs roulent à côté des cadavres.

Il y a quatre semaines que tu es parti. Ce que tu as fait, tu l'as fait. Tu es coupable, tu as bien fait. Et tu es en fuite. Quand tu as rejoint les autres, tu voulais juste te cacher. Les autres, c'est des gamins. Ils veulent sauver le monde. Ils rêvent de capes rouges et de justice. Ils sont bien avec toi, corrects. Quand tu es parti, là-bas, tu n'avais rien dans les poches, juste ton histoire en tête et encore, pas en ordre. Miguel t'a demandé pourquoi tu étais parti. Pourquoi tu es sur la route. Tu l'aimes bien, Miguel, un bon petit gars. Tu lui as raconté ce jour où il avait fallu vider le hangar, avec les autres. Dix mille poules en tout. Dix mille oiseaux qui n'avaient jamais vu le ciel. Et comment il faut faire pour charger dix mille poules dans des camions, en les tenants par huit, quatre dans chaque main, pour que ça aille plus vite. Tu lui as expliqué que le problème, avec des poules qui n'ont jamais marché, c'est que leurs os cassent comme du verre. Qu'on t'avait crié dessus parce que t'y allais doucement. Que t'as accéléré et que des cous cassaient et que des pattes cassaient et que des ailes sans plumes cassaient. Et que tu continuais, encore et encore, et que ça durait des heures dans les cris des oiseaux à cause de la douleur, dans l'odeur de cadavre et de fiente. Et de peur. Tu lui as expliqué que quand ça a été fini, tu n'as rien dit du tout. Que tu es monté dans le camion. Qu'il fallait rouler soixante bons kilomètres pour « réformer »

les poules, comme ils disent, les conduire au mouroir. Que tu es parti, tranquille. Que tu as salué les gars.

Sur une route de campagne, à côté du camion, tu as crié. Tu as hurlé de dégoût. Pendant que tu criais et tout le temps qu'a duré ce cri, ta vie a basculé. Son basculement a été complet (quand ton cri est mort, tu l'as su). Une fois dans la campagne, tu as ouvert les cages.

Au début, les poules ne voulaient pas sortir. Tu les as prises en mains, doucement, une par une. Et posées sur le chemin. Quand elles ont été libres, les pattes à même la terre, elles ont tendu leurs ailes et le plus loin possible, pour attraper la chaleur du soleil. Tu les as regardées faire et puis tu es parti.

Aujourd'hui tu es partout, tu es nulle part, tu es là, couché comme un clochard sur le bord d'une route. Aujourd'hui tu te souviens qu'un jour, c'était il y a longtemps, il y a eu une femme, une maison, un travail. Et puis une petite fille. Maintenant vous êtes quatre cents. Quatre cents hommes et femmes qui marchent. Avec eux, dans la leur, tu dilues ta colère. Tu regardes Minnie, il est 23h08.

En France, il y a presque autant de poules en élevage que d'habitants.